

LES ABORIGENES D'AUSTRALIE

| | |
|--|---------|
| Le peuplement de l'Australie, continent de la taille de l'Europe | page 2 |
| Sur la colonisation | page 3 |
| Le mode de vie des Aborigènes | page 4 |
| Comment les Aborigènes classent les humains, la nature et les choses | page 5 |
| Les mythes fondateurs | page 6 |
| La religion chez les Aborigènes d'Australie | page 7 |
| Organisation des sociétés aborigènes d'Australie | page 8 |
| Y a-t-il des chefs dans la société aborigène ? | page 9 |
| La société aborigène n'est pas une société égalitaire | page 10 |
| Pourquoi les Aborigènes n'ont pas développé leurs techniques ? | page 10 |

Le peuplement de l'Australie, un continent de la taille de l'Europe ou des Etats-Unis

Grâce à l'étude d'ossements humains, d'outils de traces de campements et même de quelques restes fossilisés de nourriture, les archéologues ont établi que les premiers Aborigènes se sont implantés en Australie il y a environ 50 000 ans. Ils sont venus probablement d'Asie du Sud-Est. A cette époque, le niveau des mers était moins élevé que maintenant et il devait y avoir 100 km entre certaines îles d'Indonésie et l'Australie. Mais y a-t-il eu d'autres vagues de peuplement ? Pour l'instant, on n'en sait rien.

Lorsque les premiers navigateurs arrivent dans le Nord de l'Australie, ils y rencontrent un climat chaud et humide, similaire à celui du Sud-Est asiatique. Quelques groupes d'individus voyagent vers le sud et y découvrent des régions au climat plus frais. Il faudra environ 10 000 ans aux Aborigènes pour s'établir sur l'ensemble du territoire australien. Il y a 50 000 ans, l'Australie était plus étendue qu'aujourd'hui : la Nouvelle Guinée au Nord et la Tasmanie au Sud faisaient corps avec le continent. Pendant 40 000 ans, la Terre devient plus froide et plus sèche. C'est la dernière période glaciaire.

Après la fin de la dernière glaciation, le climat se réchauffe et les calottes glaciaires fondent. Ces masses liquides supplémentaires provoquent l'élévation du niveau des océans. Certains scientifiques estiment cette élévation à près de 150 mètres. La superficie des terres est grandement réduite, et la Nouvelle Guinée et la Tasmanie sont séparées de l'Australie par la mer. Les Aborigènes qui vivent le long des côtes s'aventurent vers l'intérieur des terres. Les Aborigènes se sont adaptés à des modifications climatiques spectaculaires : certains territoires se transformant en déserts alors que d'autres deviennent des forêts tropicales.

La découverte de cendres par les archéologues semble montrer que, durant la période suivant l'arrivée des humains, les incendies se sont multipliés dans l'Australie préhistorique. On suppose que les chasseurs s'en servaient pour rabattre le gibier, pour stimuler la renaissance de la végétation afin d'attirer les animaux, ou pour s'ouvrir un chemin dans des forêts impénétrables. Les régions très densément boisées devinrent des forêts plus clairsemées, et les forêts déjà clairsemées devinrent des prairies. Les espèces résistant au feu devinrent prédominantes : par exemple, les eucalyptus, les acacias et les plantes grasses.

L'évolution de la faune fut plus radicale encore : les grands animaux australiens disparurent très rapidement, ainsi que de nombreuses autres espèces plus petites. On dénombre 60 espèces de vertébrés ainsi exterminées, notamment le groupe des diprotodons (des marsupiaux herbivores de la taille d'un hippopotame), quelques espèces d'oiseaux, des kangourous dont une espèce carnivore, une espèce de lézard mesurant près de cinq mètres, et une tortue aux dimensions comparables à celle d'une petite voiture. La cause directe de ces extinctions en masse n'est pas connue avec certitude : le feu, la chasse, les changements climatiques, ou la combinaison de ces facteurs peuvent être mis en cause, mais on pense généralement que l'intervention de l'homme y a, d'une façon ou d'une autre, contribué. Sans grands herbivores pour réguler la végétation, et recycler les nutriments du sol dans leurs excréments, l'érosion devint plus rapide et les feux plus destructeurs, faisant ainsi évoluer rapidement le paysage.

Sur la colonisation

Cook découvre l'Australie en 1770. « *Dès que nous approchâmes des rochers, deux hommes en descendirent, armés de lances d'environ 10 pieds de long et de pieux, bien décidés à s'opposer à notre débarquement jusqu'à la dernière extrémité, bien qu'ils ne fussent que 2 contre 30 ou 40 au moins de notre bord. Rien de ce que nous leur donnions ne semblait avoir de valeur pour eux, et ils se refusaient à céder la moindre de leur possession en échange des articles que nous pouvions leur offrir.* »

Les Britanniques prennent possession du continent en 1788. L'Australie est alors occupée probablement par un million d'Aborigènes qui se divisent en 500 tribus, ayant pour la majeure partie leur propre langue, et elles se répartissent sur toute la surface des terres disponibles. Les Britanniques décrètent que le continent est une terre vide et les Aborigènes sont chassés de leurs terres. Seuls ceux du Centre et du Nord resteront jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle sur leurs terres, à l'écart de la colonisation.

En faisant d'abord une colonie pénitentiaire, dès 1820 des colons britanniques s'approprient de vastes territoires pour en faire des ranchs. La doctrine de ces colons est : « *Le seul moyen de survivre dans ce pays de sauvages est de montrer qui est le maître.* » De 1900 à 1960, des Aborigènes travaillent dans les ranchs pour des rémunérations dérisoires. D'autres sont déportés dans des réserves, des milliers d'enfants sont enlevés de force pour les envoyer à l'orphelinat ou les placer comme domestiques, ce qui ne sera reconnu qu'en 1997. Nombre de missionnaires catholiques, luthériens et anglicans, s'efforcent de convertir les Aborigènes et de les détourner de leurs croyances jugées « primitives ». Durant toute la première moitié du 20^{ème} siècle, les Australiens blancs sont convaincus d'assister à la disparition des Aborigènes. Dans les années 1920, ceux-ci ne seraient plus que 70 000, conséquence de mauvais traitements, de pauvreté, de maladies et de l'alcoolisme.

Au début des années 1970, sous l'impulsion des militants aborigènes Gary Foley et Denis Walker, qui s'inspirent du mouvement américain des Blacks Panthers, émerge le Black Power australien. « *Le gouvernement australien réduit les Aborigènes à un statut comparable à celui de la faune et de la flore, en disant que nous appartenons à la terre mais que la terre ne nous appartient pas. Nous voulons des droits fonciers maintenant ; ensuite l'homme noir pourra s'assimiler, s'intégrer ou vivre séparément. Mais il doit être libre de choisir.* » Le 27 janvier 1972, profitant de la présence de plus d'une centaine de missions diplomatiques étrangères dans la capitale Canberra, les Aborigènes installent une tente-ambassade sur les pelouses de l'ancien parlement.

Une militante de l'époque déclare : « *Cette ambassade est une initiative de Noirs exclusivement ; pas de Noirs guidés par des Blancs. Pour la première fois il est affirmé à l'échelon national qu'il n'est plus question de se laisser marcher sur les pieds.* » Le gouvernement crée des commissions chargées de rendre des terres aux Aborigènes dont ils deviennent propriétaires, ce qui leur donne la possibilité de négocier avec les compagnies minières l'exploitation de leur sous-sol contre des royalties. Parallèlement, des peintres aborigènes décident de peindre leurs motifs ancestraux sur des toiles que l'on retrouve aujourd'hui dans des musées ou des collections particulières.

Le mode de vie des Aborigènes

Les Aborigènes d'Australie sont des chasseurs-cueilleurs nomades ou semi-nomades. « *Les anciens de la tribu Warlpiri se souviennent du temps où ils parcouraient des centaines de kilomètres, en chassant et en cueillant des fruits ou des tubercules sauvages au gré des cycles saisonniers. A la saison sèche (novembre, décembre) les gens se retrouvaient sur les rares sites dont les sources disposaient encore d'eau. Ces rassemblements annuels, qui regroupaient parfois 300 à 400 personnes, étaient prétexte à des échanges de biens courants - armes, outils, ocres, tabac - d'objets sacrés ou de rites, mais aussi à des cérémonies d'initiation, de deuil ou de règlements de conflits. Dès le début de la saison des pluies (janvier-février) l'assemblée se dispersait : les jeunes hommes célibataires partaient en groupe ou à deux explorer le territoire tribal et visiter des parents éloignés alors que les familles reformaient des bandes. Le plus souvent, 2 frères, 2 sœurs, ou un frère et une sœur accompagnés de leurs conjoints et des enfants, se dirigeaient vers les terres de l'un d'eux, s'arrêtant pour camper à chaque point d'eau alimenté.*

« *A la saison froide (mai-août) la terre s'enrichissant en ressources végétales et le gibier étant plus abondant, plusieurs bandes pouvaient s'installer dans une même région. Les femmes trouvaient à la périphérie du campement des fruits, des ignames et des graines dont elles faisaient des galettes, ainsi que du petit gibier qu'elles grillaient. Les hommes partaient un ou plusieurs jours en randonnée pour amener du gros gibier qui était cuit dans des fosses recouvertes d'un feu. Lorsque l'eau se faisait rare (septembre-octobre), les familles quittaient leurs terres d'asile et, par petites bandes, rejoignaient l'une ou l'autre des sources permanentes du territoire tribal, lieux des grands rassemblements de la saison sèche, où elles retrouvaient les novices et leurs guides afin de conclure en présence du plus grand nombre le cycle initiatique des futurs hommes. »*

Les Aborigènes n'élèvent pas d'animaux et ne cultivent pas de plantes pour se nourrir. Ils n'ont pas de maison, uniquement des huttes en forme de ruche faits de branchages et d'écorces d'eucalyptus. Ils dorment à même le sol à la belle étoile. La précarité de leur habitat a servi de prétexte aux Anglais pour ne pas les reconnaître comme occupants de leur terre. Ils vivent de la chasse de gros et moyens gibiers et de la pêche, tâches qui incombent le plus souvent aux hommes, et de la cueillette et collecte de fruits, légumes, racines, céréales, mollusques, larves et petits animaux, tâches que prennent en main les femmes et les enfants.

La cueillette est une activité essentielle et ce sont donc les femmes qui fournissent le plus souvent l'alimentation de base de la société, ce qui leur demande de parcourir des kilomètres pour aller jusqu'au lieu où poussent les ignames, noix ou graminées. Elles participent aussi à la chasse mais comme rabatteurs, avec des chiens ou en utilisant le feu, tandis que les hommes se servent de lances et de propulseurs pour abattre des bêtes.

Bien que les Aborigènes ne pratiquent pas l'agriculture, ils interviennent sur la nature : ils replantent une partie du tubercule d'igname afin qu'il puisse repousser, ils ressemment une partie des céréales sauvages qu'ils ramassent, ils brûlent périodiquement des zones soigneusement choisies afin que les graines germent et que l'herbe puisse pousser, créant ainsi des prairies où sont chassés des kangourous.

Ils ont un nombre d'outils très limité et n'ont jamais adopté d'outils utilisés par des peuples avec lesquels ils ont été en contact. Par exemple, les Aborigènes de l'extrême Nord de la péninsule d'York sont en contact avec les habitants des îles du détroit de Torres, qui

pratiquent l'agriculture, conservent du poisson, utilisent l'arc et la flèche. Les Aborigènes connaissent donc toutes ces techniques, mais ils ne les ont pas adoptées. Pourquoi ? Question fondamentale d'après l'anthropologue Alain Testart. Nous l'aborderons à la fin de cet exposé.

Les femmes disposent de 3 outils principaux : le bâton à fouir, permettant de fouiller et de creuser le sol pour déterrer les tubercules d'ignames, les larves ou pour abattre les petits animaux ; le panier, le plus souvent en bois, qui permet de transporter la collecte et les jeunes enfants ; enfin, la pierre à moudre. Pour la chasse, les hommes utilisent surtout les lances qu'ils projettent à l'aide d'un propulseur, et le boomerang pour abattre les oiseaux, ainsi que des pièges. Pour la pêche, les hommes utilisent des pirogues. Selon les régions et les saisons, quelques heures par jour suffisent à assurer la subsistance : cueillette, pêche mais aussi façonnage des outils et objets usuels.

Du fait de leur mode de vie, les Aborigènes ont de multiples compétences en rapport avec la nature. Voici le témoignage d'un Aborigène : *« Un Aborigène vivant selon le mode d'existence primitif sait tout des habitudes, de l'anatomie et des endroits fréquentés par les animaux du bush (la brousse). Il connaît tous les oiseaux, leurs habitudes et même leurs chants de parade amoureuse ou d'accouplement. Il sait déduire l'arrivée des saisons de différents indices et de la position des étoiles dans le ciel. Il a développé au plus haut point l'art de lire les empreintes de pas laissés par les humains. C'est une science à part entière. Les empreintes de pas révèlent autant de choses à l'indigène du bush, que les empreintes digitales à un tribunal. »*

Comment les Aborigènes classent les humains, la nature et les choses.

Tous les êtres humains regroupent en catégories les éléments du monde, les choses, les êtres, qu'ils soient visibles ou invisibles. Pour nous, schématiquement, il y a la matière, le règne végétal avec les plantes, le règne animal et l'homme, le dernier arrivé de l'évolution. Mais ce n'est pas du tout le cas pour les Aborigènes qui pensent que les humains, les animaux, et les plantes sont issus des mêmes totems, apparus au temps du Rêve. Le temps du Rêve, c'est le temps des origines, d'autrefois, mais c'est aussi le temps actuel qui permet aux hommes de s'organiser en société.

Une tribu aborigène est organisée en clans et chaque clan est associé à une espèce animale ou végétale ou même à un objet inanimé. Le clan A est celui du kangourou, le clan B est celui de la chenille, le clan C est celui de la pluie. La pensée aborigène présente la différence qui sépare les hommes en clans comme aussi importante que celle qui sépare les animaux selon les espèces, et plus importante que celle qui sépare les hommes des animaux. Chaque tribu est divisée en clans, mais aussi en sections, sous-sections, moitiés et semi-moitiés, chacune des divisions ayant un totem différent. Ce qui fait dire à Testart que c'est un phénomène exhubérant.

Il ne faut pas penser que c'est une simple association entre un clan et la nature regardée comme une chose abstraite. Il s'agit d'un lien qui se crée entre un groupe d'individus d'une part et une espèce naturelle de l'autre.

Les mythes fondateurs

Comme tous les autres peuples, les Aborigènes ont des mythes fondateurs. Pour les chrétiens, Dieu a créé le monde en 7 jours à partir de rien. Pour les Aborigènes, au début il y avait déjà une terre que des héros ont modelée. Et les Aborigènes ont créé des mythes qui racontent leur conception particulière du monde, de la vie et d'eux-mêmes. C'est ce qu'ils appellent le Temps du Rêve.

Le temps du Rêve raconte la création des premiers ancêtres mythiques, dont la présence et la puissance spirituelle accompagnent éternellement la vie des hommes. C'est un temps mythique pendant lequel les hommes étaient encore mal différenciés des animaux, alors même que ceux-là étaient déjà différenciés en espèces. On peut schématiser ce processus en le divisant en 3 périodes, selon Testart :

« 1^{ère} période : sortant d'un état d'indifférenciation complète, a lieu une première différenciation d'ordre cosmique (séparation des eaux et de la terre, ou coupure entre le ciel et la terre), l'apparition de créatures sans caractéristiques définies, sortes de larves, aux abords de trous ou de points d'eau ; a lieu ensuite la différenciation entre les sexes, une première mise en forme de ces créatures embryonnaires pour faire apparaître des bouches et des membres ; enfin, apparaît tout à la fin de la période une différenciation entre espèces, ce qui fait que le mythe parle de groupes de kangourous ou d'émeus.

« 2^{ème} période : les humains ne sont pas apparus encore comme tels, mais ces créatures déjà sexuées et qui semblent être des animaux se meuvent néanmoins et agissent comme des humains ; c'est ce qu'on appelle « héros totémiques » mais qui sont indistinctement animaux et humains, par exemple à la fois kangourous et membres du clan kangourou (du clan ayant pour totem kangourou) ; c'est au cours de cette période que se déroule la plupart des récits mythiques ; ces êtres mi-animaux, mi-humains sillonnent le pays, donnent forme aux paysages et créent presque toutes les institutions, dont les règles de mariage et les rites d'initiation. C'est cette période qui traduit le mieux l'essence de la pensée totémique, disant que la différence entre des catégories d'hommes est aussi importante et visible que celle par exemple entre un kangourou et un émeu, tandis que la différence qu'ont tous les hommes avec les animaux n'est pas notée.

« 3^{ème} période : les hommes sont maintenant différenciés des animaux. » Les héros totémiques ont disparu. On ne les verra plus jamais, mais on voit ce qu'ils ont laissé. Les mythes racontent cette histoire dont on voit les traces dans le paysage, car les héros totémiques ont marqué les lieux à la fois en les nommant et en y laissant des signes de leur passage. *« Parfois il s'agit de simples empreintes comme une dépression dans le sol ou la roche, là où ils se sont assis. D'autres fois c'est une métamorphose de leurs organes ou de leurs effluves ; un point d'eau a émergé là où ils ont uriné ou éjaculé, une colline calcaire ou un gisement d'ocre se sont formés là où ils ont perdu du lait ou du sang ; et là où ils ont abandonné un organe ou l'intégralité de leurs corps, il s'est pétrifié en un rocher.*

« Certains héros totémiques creusèrent les lits de ravinement des pluies par leurs pas ou par le feu, firent surgir des arbres de telle espèce en plantant des bâtons ou en jetant des semences, ou encore imprimèrent leurs images sur les parois rupestres. La plupart seraient sortis de terre, y sont retournés en cours de voyage ou au terme de leur épopée, formant autant de grottes, de marais ou de sources dans ces lieux. Qu'ils aient tourné autour d'un site

ou parcouru plusieurs centaines de kilomètres, les héros totémiques ont tous leurs itinéraires agrémentés d'épisodes narratifs qui se transmettent au sein des clans. »

La plupart des itinéraires d'une tribu proviennent de tribus voisines pour continuer leur chemin parmi d'autres. *« Les récits totémiques, que ce soit dans les limites du territoire tribal ou au-delà, se déroulent comme un feuilleton dont le voisin possède l'épisode précédent ou à suivre. »*

Tout homme ou femme connaît la trajectoire approximative de son ou ses itinéraires claniques et la localisation des lieux où les héros totémiques ont laissé leurs empreintes. *« Les itinéraires sont rarement rectilignes : ils avancent en zigzags, parfois se referment sur eux-mêmes en une boucle, souvent s'interrompent lorsque les héros voyagent sous terre ou au ciel. Les trajets de surface dessinent donc comme une toile d'araignée que les parcours souterrains ou aériens transforment en un maillage à 3 dimensions. Ainsi chaque clan peut détenir des terres qui, soit suivent une ligne continue de site en site, soit sont dispersées en raison de la discontinuité de l'itinéraire ancestral interrompu par des segments souterrains. De ce fait le territoire tribal n'est pas une zone limitée par une frontière mais un entremailage de parcours et d'aires situées autour des sites sacrés, entre lesquels demeurent des zones de no man's land. »*

« C'est en dansant, chantant et peignant, qu'hommes et femmes apprennent à mémoriser les réseaux de leurs itinéraires mythiques et découvrent progressivement les épopées des êtres mythiques correspondants. Ils doivent retenir des centaines de vers, des dizaines de motifs à peindre sur le corps ou les objets rituels, ainsi que des figures de danses, sans connaître au départ leur sens. Par cette assiduité rituelle, un homme ou une femme approchant la quarantaine devrait être à même de déchiffrer, par déduction, avec l'aide des anciens, les diverses associations symboliques qui permettent d'interpréter un ver comme se rapportant à tel évènement mythique, un motif peint comme illustrant tel épisode narratif et tel site, le Rêve ou un geste dansé comme mimant telle action ancestrale. La teneur et l'étendue de ce type de savoir donne du prestige, aussi chacun échange-t-il avec précaution ce qu'il sait contre les informations rituelles et mythiques détenues par d'autres. Mais personne ne détient l'ensemble du patrimoine tribal.

« Toute la vie rituelle, à l'occasion des rites totémiques, des visites aux sites ancestraux, des cérémonies de règlements de conflits, des initiations ou des deuils, est marquée par des circulations de biens. Autrefois, les biens étaient des galettes d'acacia confectionnées par les femmes ou des ficelles de cheveux humains ou de poils d'opossum. Les personnes responsables de ces échanges ont plus de 40 ans mais ne sont pas des prêtres spécialisés. »

La religion chez les Aborigènes d'Australie

Il y a là un moment très étonnant. Leur religion est une religion à initiation, avec des rites d'initiation terribles, comme la subincision, qui consiste à fendre le pénis dans sa partie inférieure. Les femmes ont un rôle très important dans l'initiation, jusqu'à un certain moment où elles sont exclues car on rentre dans le domaine du sacré. Cela n'est pas très étonnant : dans la religion catholique, les femmes sont aussi exclues du sacré : par exemple, elles ne peuvent pas être ordonnées prêtres.

Mais continuons. Il y a des objets sacrés, des lieux sacrés, des rituels sacrés. Tout ce qui est sacré s'appelle churinga en aranda, une langue parlée par une tribu étudiée par les ethnologues. Tout ce qui est churinga ne peut pas être montré aux non-initiés. En particulier, de temps en temps, on entend un son particulier : c'est le signal pour les non-initiés, c'est-à-dire pour les femmes et les enfants, qu'ils doivent disparaître et se cacher. Autrement ils seront dévorés. Ce son est la voix d'un esprit dévorateur menaçant qui a dévoré des non-initiés et les a recrachés.

Mais voilà : lors de la cérémonie d'initiation, les vieux prennent un rhombe qui est une planchette, la mettent sur le pénis du jeune et lui disent : « *l'esprit qui devait te dévorer n'existe pas. La voix qui fait peur n'existe pas. Faut pas y croire. C'est nous qui faisons tourner le rhombe* ». Autrement dit : il ne faut pas croire au grand méchant loup.

Cela a une autre signification : Les héros totémiques ont créé des objets sacrés, des lieux sacrés, se sont transformés en objets sacrés qu'ils nous ont légués. Maintenant, nous sommes seuls et c'est nous qui manipulons le rhombe. Tout le monde actuel vient des objets sacrés, qui viennent d'êtres mythiques qui ne sont plus. Et contrairement à bien des religions, les humains ne s'adressent pas aux êtres mythiques, ne leur font pas d'offrandes, ni de prières. En fait, c'est une religion sans dieux et sans prêtres, comme le fait remarquer Testart.

Organisation des sociétés aborigènes

C'est une société sans Etat, c'est-à-dire sans police, sans impôts, etc. Mais c'est une société organisée de manière assez complexe, avec des règles très strictes. Les tribus sont divisées en clans, chaque clan étant obligé d'accomplir des rites nécessaires à la perpétuation du monde et à sa reproduction. Quand on vient au monde, on appartient à un clan et on ne peut pas en changer. Mais on est dépendant d'un autre clan dans lequel on se mariera. Tous les clans sont ainsi interdépendants.

Les règles de mariage sont d'une complexité redoutable, à tel point que les anthropologues en font des modèles mathématiques sur ordinateur pour en comprendre les règles. Les mariages sont décidés par les parents des futurs mariés, avec des règles très précises. Un homme A ne peut épouser qu'une femme B, et ne peut avoir comme belle-mère qu'une femme D. Il s'en suit une obligation à vie.

L'homme devra donner à sa belle-mère tout le produit de sa chasse, aussitôt le lien formé, et même si cette belle-mère n'a pas encore de fille. « *D'un autre côté, toutes les filles de cette femme deviendront les épouses de cet homme, avant même qu'elles soient nées. Les engagements de belle-mère sont souvent faits par les parents* » des deux futurs mariés alors que la future belle-mère et son futur gendre sont encore enfants. Le jeune enfant de sexe masculin devra donc attendre que sa belle-mère soit en âge de procréer, puis attendre que sa première fille ait l'âge nubile pour obtenir sa première femme. Depuis le moment où « *il sera en âge de chasser, il devra fournir à sa belle-mère de la viande, et continuera de le faire ensuite.* »

« *Ces coutumes expliquent à la fois la différence d'âge moyen au mariage, de l'ordre de 20 ou 30 ans, le long célibat des jeunes hommes qui ne consomment leur premier mariage que vers 30 ans, et le taux de polygamie qui peut être très élevé. Car il suffit d'avoir 2 ou 3 belles-mères très fécondes pour qu'un homme dans la cinquantaine se retrouve avec une*

flopée d'épouses. Ces prestations matrimoniales ne mettent en jeu aucun bien, mais seulement des services... »

« C'est en fait une véritable tyrannie, dont profite indirectement le beau-père puisqu'un approvisionnement régulier en viande par plusieurs gendres le dispensera de chasser. Le jeune Aborigène se voit engagé dans des relations qu'il n'a pas choisies ; tout comme il est pris dès sa naissance, et sans changement possible, dans les classifications immuables qui conditionneront toute sa vie, il est pris pareillement dans des liens de belle-mère qu'il n'a pas choisis. »

« Les questions de droit sont aussi très codifiées. Par exemple, le rapport sexuel hors mariage ou une liaison sexuelle sont parfaitement tolérables dans la société aborigène traditionnelle. » D'ailleurs, leur conception de la conception des enfants leur permet bien des libertés. Si les femmes font des enfants, c'est que du côté des lieux sacrés, des esprits virevoltent ou nagent comme des petits poissons et rentrent dans l'utérus de la femme. Ce n'est pas le fait d'un rapport sexuel.

La « liaison hors mariage ne pose donc aucun problème à partir du moment où la femme s'y livre dans le bush et qu'elle ramène le produit de sa cueillette au camp. Si elle revient avec un panier vide, le mari pourrait se mettre en colère et pourrait provoquer l'amant dans une sorte de duel. Si l'amant enlevait l'épouse, le mari aurait le droit de le poursuivre et de le tuer. Car enlever une épouse est un crime aussi grave que le meurtre. Et cela justifie le déclenchement d'une vendetta qui a aussi ses règles : si un homme est tué à l'issue d'une vendetta, ses parents vont reconnaître la légitimité de son exécution et la vendetta s'arrête, » pas comme en Corse ou en Sardaigne...

Y a-t-il des chefs dans la société aborigène ?

Eh bien oui, ce sont les anciens. Il faut dire que leur pouvoir politique a été sapé par la colonisation. Ce pouvoir *« leur venait de ce que ces anciens avaient de nombreuses filles à promettre en mariage, et tenaient de cette façon pour ainsi dire en laisse tous les jeunes hommes non encore mariés. Il leur venait aussi de ce qu'ils connaissaient tout des mystères religieux et de ce qu'en tant que connaisseurs de la loi du rêve, en tant qu'organiseurs des grands rituels d'initiation, ils avaient le pouvoir de condamner à mort les contrevenants auteurs de sacrilèges, les femmes pour avoir vu un objet sacré réservé aux initiés, ou les jeunes pour avoir enfreint des interdits sacrés ou révélé le secret de l'initiation. Ces leaders étaient aussi assez souvent de grands guerriers, respectés pour leur force et leur habileté, renommés pour leurs exploits héroïques. »*

« Dans ces conditions, le pouvoir politique n'était que la prolongation de pouvoirs qui se formaient ailleurs, sur la base d'une influence sur des adolescents, ou sur la base d'un savoir en matière de religion, de magie ou de coutumes. » Mais ce pouvoir n'était pas lié à une éventuelle richesse matérielle, inconnue chez les Aborigènes. Et ce pouvoir n'était pas non plus transmissible par succession.

La société aborigène n'est pas une société égalitaire

Il existe des inégalités dues à l'âge et au genre : « *la plupart des tabous alimentaires interdisent aux femmes et aux jeunes de manger tout ce qu'il y a de meilleur, pour réserver ces aliments aux anciens.* » Il y a aussi des inégalités provenant du système de mariage. Voici un exemple.

« Li-in-kumi de la tribu des Tiwi (iles Bathurst et Melville au nord de l'Australie) a 70 ans à l'époque de l'observation en 1928-1929, et a eu au cours de sa vie 21 épouses ou promises, c'est à dire promises en mariage souvent dès un très jeune âge. A l'époque de l'observation, il lui reste une femme d'une soixantaine d'années, deux dans la cinquantaine, quatre entre 30 et 40 ans, trois dans la vingtaine et deux âgées de 17 et 18 ans. Certains hommes iront jusqu'à douze femmes, d'autres aucune ou une seule, ce qui constitue une inégalité majeure dans une société où tout le monde vit pareillement dans des huttes de branchages, et a 2 ou 3 lances et guère plus de boomerangs. »

« Partout ailleurs, cette polygamie serait imputable à la richesse du mari. En Australie, elle ne l'est pas, résultant entièrement d'engagements purement personnels pris à la génération précédente au sein des stratégies complexes. Un homme qui a douze femmes n'a pas besoin d'aller dans le bush chercher sa pitance, non seulement parce que ses épouses l'approvisionnent suffisamment en produits de cueillette, mais aussi parce qu'il est courtisé en tant que beau-père potentiel par de nombreux jeunes célibataires qui lui fournissent régulièrement de la viande fraîche ; il peut se consacrer entièrement aux choses de la religion et possède souvent d'importants pouvoirs magiques ; c'est un homme influent et redouté.

Testart résume : « *Des inégalités existent ainsi que des formes de dépendance, de domination ou même d'exploitation mais elles ne résultent pas de la richesse ni ne produisent de richesse.* »

Pourquoi les Aborigènes n'ont pas développé leurs techniques ?

Pourquoi les Aborigènes d'Australie n'ont-ils pas inventé l'agriculture ou adopté l'agriculture développée par les Papous avec lesquels ils étaient en contact. D'abord, c'est une société sans richesse matérielle et où le désir d'accumuler des biens matériels n'existe pas. C'est une société qui marque peu d'intérêts pour les choses matérielles.

Ensuite, il n'y a pas de pauvres que les riches pourraient exploiter, certains travaillant et d'autres vivant de l'exploitation des pauvres. Chacun est propriétaire des objets qu'il fabrique et qu'il utilise dans la vie quotidienne, que ce soit un bâton à four, ou une lance. Enfin, il n'y a aucun stimulant pour trouver de nouvelles techniques plus performantes. Le jeune chasseur n'y a aucun intérêt puisque tout le gibier qu'il prend revient à ses beaux-parents, et qu'il s'agit d'une obligation à vie. Et le vieux reçoit d'autant plus de viande qu'il a d'épouses qui lui fournissent à manger et de gendres qui lui remettent le produit de leur chasse. Et s'il a de nombreuses femmes, cela ne dépend pas de lui mais de la stratégie qu'a mise en place son père.

Ce serait donc la structure de la société aborigène qui aurait été un frein à une évolution sociale pouvant accepter un développement technique tel que le développement de l'agriculture.

Si, dans notre société actuelle, capitaliste, il y a richesse, cela est dû à une autre règle de fonctionnement. Le capitalisme a un besoin absolu, pour que les uns profitent sur le dos des autres, qu'un maximum de marchandises soient produites et vendues, quelles qu'elles soient. Car le travail qui a permis de les produire n'est payé qu'en partie à celui qui a travaillé, l'autre partie revenant au propriétaire des moyens qui ont servi à cette production. Pendant que celui qui a travaillé ne touche que de quoi renouveler sa force de travail, sans qu'il puisse accumuler véritablement une richesse, le propriétaire des moyens de production (usines, capitaux, etc.) récupère un profit et s'enrichit de plus en plus.

En conclusion, on peut dire en tout cas que les hommes ne sont pas par nature envieux, et assoiffés de richesses matérielles, comme on l'entend bien souvent dans le monde actuel.

Bibliographie

Barbara Glowczewski Rêves en colère avec les Aborigènes australiens, Terres humaines 2004
Barbara Glowczewski Du rêve à la loi chez les Aborigènes, Puf Ethnologies 1991
Alain Testart Avant l'histoire, Nrf Gallimard 2012
Les Aborigènes d'Australie, Découvertes Gallimard 2002

mai 2019